

« La tragédie est une grande qualité, tout comme la mélancolie »
Entretien avec Frédéric Pajak

Depuis trois ans, vous vous êtes établi à Arles, après avoir vécu en Suisse, aux États-Unis, en Italie, et longtemps à Paris où vous gardez un pied-à-terre. Pourquoi Arles ?

J'essaie toujours de me rendre sur les lieux où ont vécu les personnages de mes livres. Pour le *Manifeste incertain* 5 sur Van Gogh, je suis allé partout où il s'est rendu, à Auvers-sur-Oise, en Hollande, en Belgique, à Paris évidemment. Au mois de février 2016, j'ai séjourné à Arles pour écrire sur Van Gogh et j'ai été étonné de voir combien cette ville est vivante, même en hiver. Je me suis beaucoup promené en Camargue et dans les Alpilles. Jeune, j'avais vécu à Dieulefit dans la Drôme, et j'avais un souvenir du climat du sud qui me convient. Avec ma compagne Julie, nous avons envie de quitter Paris, qui est devenue la ville de la gentrification et de la misère, laissant nombre de gens croupir dans les rues. Pour moi, la situation politique parisienne, le libéralisme à outrance mélangé d'étatisme, est tout ce que je déteste : j'ai le sentiment que mes ennemis se sont emparés de la ville. J'ai donc choisi une stratégie de repli. J'ai écrit : « J'ai quitté Paris pour aller vivre en France ». Arles est une ville préservée, à dimension humaine, extrêmement belle, et pour moi la laideur est l'ennemi absolu. J'ai un besoin viscéral de beauté.

Vous voyagez beaucoup pour votre travail, que signifie pour vous le voyage ?

Je ne suis pas un touriste, je voyage dans chacun de mes livres à venir. Je m'imprègne des lieux et des auteurs ou des artistes dont je parle. J'aime aller à Rome, à Syracuse ou en Sicile et m'asseoir dans un restaurant pour écrire mon livre. J'aime être dans un restaurant vide, après l'heure du repas, avec les serveurs ou le cuisinier qui viennent boire un dernier verre avec moi, puis qui me laissent travailler toute l'après-midi, avec un juke-box où je peux mettre de la vraie variété italienne en buvant de l'amaretto et du café. S'il y a une vue sur la mer, c'est encore mieux. Là, j'arrive parfois à écrire un ou deux chapitres d'un livre sans rien jeter, ou à peine. Aussi, je voyage pour ces moments de grâce. Le voyage m'inspire, fait surgir des idées que je ne pourrais pas avoir assis dans un bureau.

Le paysage est aussi très important pour vos textes comme pour vos dessins...

Le paysage est omniprésent dans mes livres, c'est un personnage, une âme. J'écris beaucoup dans les trains ; en Russie par exemple, j'écrivais durant les trajets interminables. Et je dessine souvent en plein air : des arbres, le bord de la mer, la montagne... Le dessin est une façon de s'approprier la nature – même si c'est une illusion, j'ai l'impression de faire corps avec elle : c'est ce qu'on appelle au sens strict une *relation*.

À seize ans, vous avez claqué la porte de l'École des Beaux-Arts. Vous êtes autodidacte, vous n'avez pas fait de formation ni obtenu de diplôme. Le regrettez-vous ?

Je regrette que ma mère – qui fut première bachelière de France, puis brillante professeure d'allemand – n'ait rien fait pour nous donner le goût de l'étude. Avant la mort de mon père, à Paris, ma sœur et moi étions d'excellents élèves. Mais arrivés en Suisse, nous sommes devenus derniers de classe. Je regrette de ne pas avoir fait d'études, j'aurais gagné du temps dans ma vie. Le premier de mes livres qui a rencontré un public est paru en 1999 : j'avais déjà 44 ans – l'âge de Nietzsche quand il est devenu fou.

Ce livre, c'est *L'Immense solitude*. Avec Friedrich Nietzsche et Cesare Pavese, orphelins sous le ciel de Turin. Un livre écrit et dessiné qui réunit des destins d'auteurs et le portrait d'une ville – une étape importante dans votre création, l'apparition d'un genre nouveau ?

Avec *L'Immense solitude*, j'ai réussi à exprimer une partie de ce que je voulais dire. Et le livre a été publié aux Presses Universitaires de France, ce n'était pas rien ! J'étais un des rares non-universitaires, et en plus mon livre comportait des dessins... Il s'agissait vraiment du livre d'un autodidacte. Mais je crois que les lecteurs y sont entrés comme dans un bain chaud : il les a aidés à faire plus ample connaissance avec ces deux auteurs, qui ont,

comme moi, tous deux perdu leur père jeune. Le livre est également une visite approfondie de Turin, cette ville mystérieuse, mélancolique, que les Italiens réprouvent.

Dans la première édition de 1999, vos personnages dessinés avaient un énorme nez. Pour la deuxième édition de 2011, vous avez enlevé tous ces longs nez et avez redessiné les personnages avec un visage « réaliste », pourquoi ?

Je ne voulais plus qu'il y ait un côté humoristique dans ce livre. Il faut dire qu'à l'époque, je ne savais pas dessiner les personnages de façon réaliste, je suis venu au réalisme par la peinture de paysage, en peignant les bords du Pô, les reflets des arbres dans l'eau — c'est un de mes sujets préférés. Peut-être aussi que, par le dessin, je me cachais, je n'osais pas être qui je suis vraiment, je faisais des « pied-de-nez »... Quand j'ai pu faire une édition « revue et corrigée », j'en ai fait un livre plus tragique, plus proche de mon sentiment. Car la tragédie est à mes yeux une grande qualité, tout comme la mélancolie. À condition de ne pas y sombrer, de ne pas se morfondre, ces sentiments puissants sont un profond stimulant !

Comment agencez-vous lecture, écriture et dessins dans votre travail ?

Au début, je dessinais et écrivais en même temps, puis je suis arrivé à une certaine discipline. Souvent, je dessine pendant deux mois, presque dans une forme d'hypnose. Je fais sept à huit dessins par jour, ce qui est physiquement douloureux. Le dessin est pour moi une sorte d'expression de l'inconscient, tandis que l'écriture cherche à se rapprocher de la conscience. C'est un long travail de correction et de réécriture. Mais le gros du travail, c'est la lecture. Je suis d'abord un lecteur, sauf quand je parle d'épisodes de ma propre vie. Je lis plusieurs milliers de pages, biographies, journaux intimes, correspondance – nullement par plaisir, c'est une corvée à laquelle je m'astreins. Pour le *Manifeste incertain* sur Pessoa, j'ai même lu des ouvrages de psychanalyse dont j'ai peut-être tiré dix lignes, mais ces dix lignes, il fallait qu'elles soient dans le livre, au risque de contredire le psychanalyste en question. Je ne veux pas rester dans l'ignorance ni bâcler mon travail.

Qu'est-ce qui vous guide dans le choix des textes et des dessins pour vos livres ?

Dans chaque livre, je m'impose un défi. Je dessine quelque chose que je n'ai jamais réussi ou que je n'ai jamais eu l'idée de dessiner. Pour Emily Dickinson, c'était les abeilles – en couleur, trois traits jaunes et noirs suffisent pour reconnaître une abeille, mais en noir et blanc, c'est plus difficile... Même pour les sujets qui reviennent toujours, comme les ciels par exemple, je cherche à chaque fois une solution différente – en observant mes différents ciels, on peut comprendre à quel point j'ai « ramé » ! Dans mon dernier livre, j'ai dessiné New York – un sujet mille fois abordé par les dessinateurs. Mais je crois avoir apporté quelque chose de nouveau, par exemple en mettant dans un dessin quatre plans différents : un gratte-ciel, un immeuble classique, la cathédrale Saint-Patrick, représentée comme un gâteau ou un fantôme, et un bus qui passe, avec des inscriptions sur son flanc. J'ai longtemps réfléchi à la manière dont j'allais m'y prendre pour synthétiser la ville. L'écriture, c'est autre chose : j'écris assez platement quand je raconte la vie d'un auteur, sans faire d'effets de style, en allant à l'essentiel, en choisissant scrupuleusement les citations ou les paraphrases, en restant à une certaine distance. Mais, en voyage, j'écris pour le plaisir littéraire d'écrire, pour la poésie des mots. J'ai besoin de lyrisme, de liberté. Dans tous les *Manifestes*, il y a cette nécessité à la fois de précision et de distance, et une envie de débordement, de sortir des chemins battus.

Le *Manifeste incertain* réunit une dizaine d'auteurs et d'artistes dont vous racontez en partie la vie. Parmi ces personnages, de qui vous sentez-vous le plus proche ?

Au départ, ils me sont tous assez étrangers – et plus ils me paraissent étrangers, plus je m'approche d'eux, de leur mystère, de leur intimité. Ainsi, je me sens très loin de Walter Benjamin, il n'a pas réussi à passer ma porte en tant qu'être humain, tandis que j'aime Gobineau, sa folie, ses contradictions, sa malédiction. C'est un être avec qui on ne peut pas être d'accord, mais on peut aimer ses paradoxes. Peu de gens ont vraiment lu Gobineau, mais beaucoup s'arrogent le droit de le juger. Gobineau est tout sauf un raciste et un antisémite. C'est un être complexe, très déroutant. Dans un autre registre, j'aime l'intelligence de Van Gogh, sa lucidité. Je ne le vois pas comme un fou : il était parfaitement conscient de la place qu'il occuperait plus tard dans l'histoire de l'art – et il

ne s'est pas trompé. Les lettres à son frère sont poignantes. J'ai une tendresse infinie pour Léautaud, cet empêchement de tourner en rond. Mais celle que je préfère peut-être, c'est Marina Tsvetaieva, qui a eu une vie tellement tragique. Ses *Carnets* sont des merveilles. Et le *Journal* de son fils Murr de quatorze ans fait aussi partie des livres qui m'ont vraiment marqué.

Les auteurs et les artistes qui hantent mes livres ont presque tous en commun d'avoir été incompris de leur vivant. Leur œuvre n'a été reconnue qu'après leur mort, comme si la postérité les avait vengés.

Avez-vous établi un plan pour déterminer les personnages et les sujets auxquels vous alliez consacrer chacun des neuf volumes du *Manifeste incertain* ?

Dans *Le Chagrin d'amour*, il y a un dialogue entre le compositeur de jazz Thelonious Monk et son saxophoniste Charlie Rouse, pour lequel Monk avait écrit un nouveau morceau. Rouse demande à Monk par quelle note il faut commencer : ré bémol, sol bémol, do. Et celui-ci répond en tapant les notes : « N'importe. Joue celle que tu veux. » J'ai mis ce dialogue à la fin du livre, parce qu'il résume ma façon de travailler. Dans le *Manifeste*, il y a une structure, mais il y a toujours une part d'improvisation, et ce jusqu'au dernier moment.

À quoi travaillez-vous actuellement, et quels sont vos projets ?

Je réalise un film sur mon ami Mix & Remix, Philippe Becquelin, pour la RTS. Ma deuxième exposition au Musée Jenisch Vevey, « Portrait, autoportrait », sera inaugurée en mars 2021. La maison d'édition les *Cahiers dessinés* que je dirige prépare entre autres un livre sur les dessins de Kafka. Mon prochain livre écrit et dessiné sera consacré à Rimbaud, Verlaine, Lautréamont, Nietzsche, comme un portrait kaléidoscopique du XIX^e siècle, et un parallèle avec nos préoccupations d'aujourd'hui, sociales ou esthétiques. Pour la première fois, j'aimerais illustrer des poèmes, amener le dessin dans un territoire peu familier. Il y a longtemps, j'ai commencé un roman, mais je ne retrouve plus le manuscrit... J'ai le projet de créer un salon du dessin à Arles. Et j'ai très envie de faire paraître un journal conçu comme une œuvre d'art : je cherche l'impossible perfection des choses.

Que signifie pour vous le Grand Prix suisse de littérature ?

C'est un honneur. La Suisse me reconnaît comme un de ses écrivains – moi, le cancre, le petit Français devenu Suisse ! Le premier prix que j'ai reçu était un prix suisse, le Prix Michel-Dentan pour *L'Immense solitude*. J'ai été particulièrement heureux aussi du Prix suisse de littérature pour le *Manifeste incertain* 3. Et maintenant le Grand Prix suisse de littérature, c'est extraordinaire ! J'ai l'impression de toucher du coude Philippe Jaccottet, mon ami Paul Nizon, Adolf Muschg, Pascale Kramer que j'aime beaucoup... une avalanche de sentiments !

Propos recueillis par Ruth Gantert